

Le traitement des emprunts dans le *Dictionnaire suisse romand* : aperçus théoriques et méthodologiques

ANDRÉ THIBAUT

Nous nous proposons de faire le relevé des différentes catégories d'emprunts traités dans le DSR (*Dictionnaire suisse romand : Particularités lexicales du français contemporain*). Une attention spéciale sera consacrée à la question des germanismes, dont le traitement dans un dictionnaire différentiel du français de Suisse romande pose des problèmes de nature socioculturelle, similaires à ceux que les anglicismes posent aux lexicographes du français québécois. Dans une deuxième partie, nous aimerions éclairer une autre facette de la question des emprunts dans le DSR, concernant le traitement qu'il convient d'accorder à des mots du français de Suisse romande empruntés par le français général. Nous tenterons d'exposer les critères que nous avons retenus pour régler de façon satisfaisante le problème de leur inclusion à la nomenclature d'un dictionnaire différentiel.

1 — EMPRUNTS AUX PATOIS

Dans un premier temps, nous observerons quelques cas d'emprunts aux patois. Au sujet de cette catégorie, disons d'abord qu'on a largement eu tendance à surestimer son rôle dans la genèse des diatopismes du français¹ ; pendant trop longtemps, en France, le français régional a été défini comme ce qui restait du patois lorsque celui-ci était disparu. La réalité est plus riche et plus complexe, comme le démontrent les récents dictionnaires de diatopismes à visée historico-comparative. Il reste néanmoins un bon nombre de cas que l'on peut clairement rattacher à la catégorie des dialectalismes. Parmi ceux-ci, on distinguera les emprunts à proprement parler, avec ou sans adaptation phonétique, des calques morphosyntaxiques et syntaxiques. Enfin, nous avons classé à part les emprunts du français régional à des formes patoises elles-mêmes empruntées à l'alémanique.

1. Sur cette question, v. entre autres Kristol 1995 et Chambon 1997.

1.1 — *Emprunts aux patois de Suisse romande*

1.1.1 — Sans adaptation ou avec adaptation minimale (simple francisation graphique)

Certaines formes empruntées par le français aux patois ne subissent presque aucune modification formelle. C'est normalement le cas lorsque la forme patoise ne présente aucune caractéristique, phonétique ou morpholexicale, étrangère aux structures du français. Une caractéristique phonétique typiquement patoise n'est cependant pas un obstacle à son emprunt sans adaptation. L'affriquée [dz], par exemple, est conservée telle quelle dans *bredzon*, *dzaquillon* et *dzodzet*; il en va de même pour [ts] dans *matze*.

Un élément morpholexical patois inconnu du français peut aussi être emprunté tel quel : c'est le cas, par exemple, du *-i* final de *armailli* et de *bacouni*, correspondant au fr. *-ier* (< lat. *-arius*). Signalons simplement que pour le locuteur non patoisant, ces terminaisons ne fonctionnent pas comme des éléments morpholexicaux sémantiquement motivés et intégrés dans des paradigmes productifs (suffixes), mais relèvent exclusivement du caractère arbitraire du signe.

Le grand polymorphisme des patois, dont les formes peuvent changer d'un village à l'autre, doit souvent céder la place à une relative uniformisation en français régional; cf. par ex. *tablar*, emprunté à l'un des nombreux représentants patois de ce type lexical. Dans certains cas toutefois, plusieurs formes peuvent être passées en français régional: cf. *crotchon*, *crotson* et *crotzon* « quignon de pain ».

1.1.2 — Avec adaptation phonétique et morphologique

Les emprunts aux patois avec adaptation phonétique et morphologique regroupent la plupart des patoisismes relevés. Les infinitifs franco-provençaux en *-a* final accentué correspondent, conformément à l'étymologie, à la terminaison *-er* en français. Dans les substantifs féminins franco-provençaux terminés en *-a* atone, ce dernier est remplacé par un *-e* caduc en français de Suisse romande, variété strictement oxytonique. Contrairement à ce que nous avons vu au point précédent, les phonèmes particuliers aux patois ne sont pas toujours conservés; il arrive souvent qu'on leur substitue un équivalent plus conforme aux structures canoniques du français. Ici encore, la polymorphie patoise peut trouver son pendant en français régional: cf. *éclaffer* et *étiaffer*; *gringe* et *grinche*; *gruler*, *greuler* et *gurler*.

1.2 — *Calques morphosyntaxiques et syntaxiques du patois*

À côté de ces emprunts plus ou moins adaptés, on relève aussi des calques: c'est le cas de l'adverbe *assez* employé pour appuyer une affirmation, reflet du type dialectal *prao* (cf. fr. *peu* ou *prou*) qui est tout à la fois adverbe de renforce-

ment et synonyme de *assez*. Quant à l'adverbe *loin*, il s'utilise pour exprimer l'absence, sans idée de distance, par analogie avec le type patois *via*. Le verbe *donner* pour exprimer un haut rendement, un phénomène atmosphérique intense ou une grande animation est un calque des constructions patoises équivalentes formées avec le verbe synonyme *bailler*.

1.3 — *Emprunts à l'alémanique par l'entremise des patois*²

Pour compléter ce tableau des patoisismes en français de Suisse romande, il convient de rappeler que les patois ont pu être à l'occasion le véhicule par lequel un mot alémanique est passé en français de Suisse romande. C'est le cas par exemple de la forme *biètse*, dont la séquence *b + yod* implique un emprunt à une forme patoise, qui à son tour représente un emprunt (avec adaptation phonétique typiquement patoise) à l'alémanique *Blätz*.

2 — EMPRUNTS À D'AUTRES VARIÉTÉS DE FRANÇAIS

À côté de ces patoisismes, on rencontre également en français de Suisse romande des emprunts d'origine galloromane mais relevant d'autres variétés de français: le français régional de France, le français argotique de France, et même, exceptionnellement, le français québécois.

2.1 — *Emprunts au français régional de France*

L'on sait désormais que les diatopismes du français ont leur dynamique propre et que leurs aires d'expansion sont souvent loin de coïncider avec celles des mots patois correspondants – lorsqu'il en existe un, plusieurs diatopismes étant simplement des archaïsmes ou des innovations. Certains d'entre eux, au lieu de progresser régulièrement d'un village à l'autre, se répandent plutôt par parachutage, des métropoles régionales aux chefs-lieux de département et ainsi de suite, le long des principaux axes de communication. Ce mouvement ne pouvait épargner le français de Suisse romande, dont certains particularismes lexicaux ne peuvent s'expliquer que comme emprunts au français des régions françaises limitrophes. C'est le cas, par exemple, de *bar(d)jaquer* « bavasser », non autochtone en Suisse mais très répandu dans le français de l'est et du sud-est de la France.

2. Voir en outre ci-dessous 3.1.

2.2 — *Emprunts au français argotique de France*

On dénombre aussi quelques helvétismes vraisemblablement issus du registre argotique français, mais plus ou moins délaissés de nos jours dans l'Hexagone. C'est le cas de *foutimasser* «perdre son temps à des sottises», emprunté à un ancien mot d'argot français aujourd'hui désuet dans le registre argotique, mais qui survit comme régionalisme en Normandie, en Auvergne et en Suisse.

2.3 — *Emprunts au français d'un autre pays francophone*

Exceptionnellement, on trouve aussi des emprunts au français d'un autre pays francophone. Le français québécois a prêté à la Suisse romande le mode de formation des féminins en *-eure* (cf. *auteure*, *ingénieure* et *professeure*, assez fréquents de nos jours). Le Bureau de l'égalité des droits entre hommes et femmes du Canton de Genève s'est, en effet, largement inspiré de l'expérience québécoise pour élaborer son dictionnaire de formes féminisées. Dans un autre registre, le français québécois est aussi responsable de l'emploi des termes de hockey sur glace *bâton* et *rondelle*, plus rares que leurs équivalents suisses romands (*canne* et *puck*) mais régulièrement utilisés par les chroniqueurs sportifs, toujours à l'affût de synonymes pour varier leur style. Ces termes ont été diffusés par les nombreux hockeyeurs canadiens travaillant en Suisse à titre de joueurs ou d'entraîneurs.

3 — EMPRUNTS À L'ALÉMANIQUE ET À L'ALLEMAND

Passons maintenant aux emprunts à la langue d'adstrat – en l'occurrence l'allemand, sous ses nombreuses formes. Le type de traitement lexicographique à accorder aux germanismes sera ensuite discuté.

3.1 — *Emprunts aux dialectes alémaniques de Suisse (Schwyzerdütsch)*³

Les emprunts aux dialectes alémaniques de Suisse constituent probablement la catégorie d'adstratismes la plus ancienne. Contrairement aux emprunts à l'allemand standard, passés essentiellement par l'écrit, les emprunts au suisse alémanique sont dus à des contacts directs entre Romands et Alémaniques, à la frontière des langues ou parmi les immigrants alémaniques qui venaient jadis s'installer en Suisse romande, entre autres pour travailler dans l'industrie horlogère.

3. Voir en outre ci-dessus 1.3.

Il n'est pas toujours facile de distinguer les emprunts à l'alémanique des emprunts à l'allemand standard de Suisse ; du reste, de nombreux alémanismes sont couramment employés dans la langue écrite en Suisse allemande. Dans le DSR, nous avons en général considéré comme alémanismes des emprunts à des mots qui, de par leur phonétisme ou leur sens, appartiennent d'abord au suisse alémanique (indépendamment de leur éventuel emploi en allemand standard de Suisse). Il peut s'agir de termes relevant de la sphère domestique ou rurale, du vocabulaire des jeux de cartes, de la gastronomie, du travail ou de l'école, ou encore du folklore. Enfin, le nom même de la langue prêteuse, le *schwyzerdütsch*, est passé en français de Suisse romande, d'ailleurs avec plusieurs graphies.

Comme nous l'avons vu pour les patoisismes, il peut y avoir adaptation phonétique ou morphologique, mais, dans l'ensemble, les alémanismes sont relativement bien préservés en français de Suisse romande. Seule la graphie est l'objet d'adaptations assez fréquentes ; en effet, les systèmes graphiques employés pour transcrire les dialectes alémaniques, du reste non normalisés et non enseignés, ne sont pas toujours repris par les Suisses romands, qui transcrivent spontanément avec les ressources de l'orthographe française les formes transmises par l'oral. Il subsiste toutefois un certain nombre d'habitudes graphiques propres au domaine germanique, en particulier pour les alémanismes récupérés par la langue écrite en Suisse allemande et dont l'image graphique est familière aux Romands.

Nous avons dû prendre des décisions en ce qui concerne la graphie à retenir comme mot-vedette pour ces emprunts. Le critère que nous avons privilégié est celui de la fréquence dans l'usage contemporain ; néanmoins, les autres graphies sont aussi représentées dans l'article, et ce, de plusieurs manières : d'une part comme variantes, explicitement présentées comme plus rares, à la suite du mot-vedette ; d'autre part, dans les citations et dans la rubrique bibliographique ; enfin, dans les remarques, où il est possible de fournir au lecteur des précisions sur les valeurs et connotations de chaque graphie.

3.2 — *Emprunts à d'autres dialectes alémaniques*

Avant d'aborder les emprunts à l'allemand standard, rappelons l'existence de quelques alémanismes dont l'origine est à rechercher au-delà des frontières de la Suisse. On relève quelques alsacianismes, surtout dans le Jura : cf. par ex. *knepfles*, *knepfes* « petites boules de pâte », formes empruntées à des variantes alsaciennes du type représenté en Suisse alémanique par la forme *knöpfli*. Quant à la forme *spätzle(s)* (désignant de petites lanières de pâte), elle représente un emprunt d'une forme importée (avec le référent qu'elle désigne) du Land allemand de Bade-Wurtemberg et coexiste avec la forme correspondante empruntée au suisse alémanique *spätzli(s)*.

3.3 — *Emprunts à l'allemand standard (ou écrit) de Suisse* (Schweizerhochdeutsch, Schriftdeutsch)

Les emprunts à l'allemand standard de Suisse, registre appelé *Schweizerhochdeutsch* (littéralement, *haut-allemand suisse*) ou *Schriftdeutsch* (littéralement, *allemand écrit*) en Suisse alémanique, se relèvent surtout dans le domaine de la politique intérieure, avec des termes comme *Alleingang* (« voie solitaire », en parlant de la Suisse au sein de l'Europe), *Neinsager* (« ceux qui disent non », en parlant des gens et des cantons qui répondent par la négative à toutes les consultations populaires) ou *Röstigraben* (« fossé des röstis », désignant les différences de mentalité entre Alémaniques et Romands). Il s'agit d'expressions très fréquentes dans la presse alémanique, dont la charge émotive et le poids idéologique ont contribué à leur diffusion dans la presse romande. Les représentations du monde charriées par ces mots sont souvent perçues, dans la partie francophone du pays, comme particulièrement représentatives de la mentalité suisse allemande ; il semble donc naturel que les Romands les reprennent comme tels. On les rencontre d'ailleurs toujours dans leur orthographe originale, et le plus souvent avec une majuscule à l'initiale, dans le respect du code graphique de l'allemand. À côté de ces expressions relevant surtout de la prose journalistique, on compte aussi des termes désignant des institutions militaires et politiques, ainsi que certaines innovations diffusées dans toute la Suisse mais dont l'appellation a été conçue à l'origine en Suisse allemande, telles *bancomat* « distributeur automatique de billets de banque » et *Natel* « téléphone portable ».

3.4 — *Emprunts à l'allemand standard commun* (Hochdeutsch)

Les emprunts à l'allemand standard commun à tous les pays germanophones s'expliquent aussi, bien sûr, par le contact avec la Suisse allemande, encore une fois de préférence par la voie de l'écrit. La graphie d'origine est normalement respectée.

Exceptionnellement, un mot allemand inconnu en Suisse alémanique (à tout le moins de nos jours) peut avoir été recueilli et s'être installé dans l'usage suisse romand : c'est le cas de *schmolitz*, dans l'expression *faire schmolitz* « passer au tutoiement ». Il s'agit d'un emprunt à l'argot estudiantin allemand du XVIII^e siècle, probablement passé dans la langue générale par l'entremise de l'argot estudiantin romand de l'époque. Il n'est pas exclu que cet usage ait eu cours en Suisse alémanique, mais, si c'est le cas, il semble n'en être resté aucune trace.

3.5 — *Latinismes propres au domaine germanique passés à la Suisse romande*

Un petit nombre de latinismes usités en Suisse romande doivent leur existence à des emplois parallèles attestés dans le monde germanophone ; on pense à *aula*, *dies academicus* et *privat-docent*, qui appartiennent au monde universitaire, ainsi qu'à *tournus*, fréquent dans le langage politique et administratif. Tous ces latinismes, bien qu'empruntés à l'allemand, sont prononcés à la française.

3.6 — *Anglicismes ayant transité par l'allemand*⁴

Certains anglicismes, fréquents en Suisse romande ainsi que dans le monde germanophone mais inconnus ou beaucoup plus rares en France, ont aussi été empruntés aux voisins alémaniques : cf. par ex. *boiler*, *tip-top*. La fréquence de l'abréviation *TV* (pour *télé*) est probablement aussi due à l'influence de l'allemand *TV* (emprunté à l'anglais ; le mot allemand correspondant est *Fernsehen*).

3.7 — *Calques (de l'allemand ou de l'alémanique)*

Les calques de l'allemand (ou de l'alémanique) sont presque aussi nombreux que les germanismes au sens strict. Il s'agit de mots, syntagmes et locutions qui, sous une apparence française, doivent en fait leur existence à un mot ou à une construction allemande ayant servi de modèle. La forme de ces lexies étant toujours française, les problèmes d'adaptation graphique, phonétique et morphologique ne se posent pas. Les calques se répartissent en plusieurs catégories.

3.7.1 — Calques sémantiques

Le calque sémantique est un procédé par lequel un mot, en l'occurrence français, emprunte un sens nouveau à un mot d'une autre langue, ici l'allemand (ou l'alémanique), dont la forme est identique ou très semblable. Ce sont souvent les mots les plus critiqués par les puristes, mais en même temps ceux qui passent le plus inaperçus auprès des locuteurs. Quelques-uns relèvent du vocabulaire politique (*fraction* « groupe parlementaire »), d'autres de la langue de la restauration ou du commerce (*action* « promotion »), mais la plupart appartiennent à des champs d'activité très variés.

3.7.2 — Calques morphosyntaxiques

Nous appelons calques morphosyntaxiques des formations comportant deux ou plusieurs éléments, dont la combinaison s'explique par l'influence d'une construction équivalente en allemand (ou en alémanique). On a relevé un verbe dénominal, un substantif composé, mais surtout des syntagmes nominaux N + adj. ou

4. Voir en outre ci-dessous 5.

N + compl. prépositionnel. Parmi les constructions N + adj., on notera *classeur fédéral* « espèce de gros classeur à anneaux » (< *Bundesordner*), *formule magique* en politique fédérale (< *magische Formel*, *Zauberformel*), *cuisine habitable* (< *Wohnküche*), désignant un espace plus grand que *cuisinette*. Parmi les constructions N + compl. prépositionnel, citons les nombreux composés avec *halle* (*des fêtes*, *de gymnastique*, *de sport*), avec *place* (*de jeu*, *de parc*, *de sport*, *de travail*), et le fameux *fossé des rösti(s)* (< *Röstigraben*).

3.7.3 — Calques syntaxiques

Le fonctionnement syntaxique de certaines unités lexicales peut aussi être influencé par l'allemand; on pense aux transpositions grammaticales, aux régimes verbaux prépositionnels et à la diathèse verbale. Citons l'emploi de *dommage* en fonction adjectivale, la construction *attendre sur*, de l'allemand *darauf warten*, qui équivaut au français populaire *attendre après*, ou l'emploi de *donner* et *gêner* comme verbes pronominaux.

3.7.4 — Calques phraséologiques

Au-delà du mot ou du syntagme nominal, on trouve aussi des calques de locutions verbales relevant de la phrase: cf. *peindre le diable sur la muraille* « être pessimiste » (de l'allemand *den Teufel an die Wand malen*); *tenir/serrer les pouces à qqn* « lui souhaiter bonne chance » (de l'allemand *jemandem/für jemanden den/die Daumen drücken/halten*); *faire le poing dans sa/la poche* « ravalier sa colère » (de l'allemand *die Faust/die Fäuste in der Tasche ballen*)⁵.

3.7.5 — Calque pragmatique

Nous avons rangé dans une catégorie à part l'emploi de l'interjection *santé!* en s'adressant à quelqu'un qui vient d'éternuer, reflet probable de l'allemand *Gesundheit!*, employé dans le même contexte. Plutôt que d'un calque sémantique, il nous semble qu'il est plus approprié de parler ici d'un calque « pragmatique »; ce n'est pas le sens du mot, mais bien son emploi dans un contexte énonciatif particulier, où l'acte de parole a valeur de geste, qui a été emprunté à l'allemand.

3.8 — Le traitement lexicographique des germanismes dans le DSR

Après avoir passé en revue les divers types de germanismes traités dans le DSR, selon une typologie basée sur des critères linguistiques, il convient maintenant d'aborder le problème de leur représentation dans le discours lexicogra-

5. Les deux dernières locutions ne figurent pas dans la première édition du DSR; les articles les concernant ont toutefois été intégrés à l'édition sur cédérom, parue ultérieurement (Genève: éd. Zoé, 1999).

phique. Dans un état fédéral où une minorité linguistique (en l'occurrence les Suisses romands) se plaint régulièrement de subir la domination de la majorité (en l'occurrence les Suisses alémaniques), l'inclusion et le traitement d'emprunts à la variété linguistique sentie comme dominante et parfois même envahissante présentent des problèmes particuliers, ce dont les lexicographes du français québécois peuvent aussi témoigner. Les emprunts à la langue d'adstrat sont perçus par certains comme la conséquence et en même temps le symbole par excellence de la situation d'infériorité politique et économique vécue par la communauté linguistique emprunteuse. Leur présence à la nomenclature d'un dictionnaire différentiel risque d'être interprétée, malgré toutes les professions de foi des auteurs en faveur d'une approche strictement descriptive, comme une tentative de légitimation d'éléments lexicaux que les partisans du « bon usage » et de l'alignement inconditionnel sur le français « normé » voudraient voir disparaître purement et simplement.

La solution à ce problème est, en partie, de nature énonciative: le lexicographe doit tenter de séparer le plus clairement possible son discours à lui, que l'on peut qualifier d'« explicitant », du discours objet de son étude, lequel est « explicité ». C'est pourquoi la présence d'exemples, en grand nombre et tirés de genres variés, est largement préférable à une absence totale d'exemples, ou à des exemples forgés (situations que l'on observe très souvent, du reste, dans le discours puriste, qui se prive ainsi de toute possibilité d'analyse historique ou socioculturelle à base discursive). La responsabilité d'une éventuelle « légitimation » rejaillit alors sur les auteurs cités, pris à témoin par le lexicographe. En outre, la profondeur historique et les résonances culturelles qui caractérisent l'emploi de certaines unités lexicales peuvent être illustrées à merveille par un bon choix de citations.

Cette observation est du reste valable pour l'ensemble des diatopismes, qu'il s'agisse d'archaïsmes, de dialectalismes ou d'innovations (et, en dernière analyse, pour tout le lexique d'une langue). Cette stratégie ne débouche d'ailleurs pas nécessairement sur une plus grande légitimité pour tous les mots traités; l'analyse rendue possible par une documentation abondante peut faire ressortir différents degrés d'intégration d'un mot dans la langue et dans les pratiques discursives d'une communauté. C'est pourquoi nous avons tenté dans le DSR de décrire avec précision les phénomènes d'adaptation phonétique, orthographique et morphologique touchant les germanismes; le cas échéant, nous avons également précisé, en remarque, le genre textuel dans lequel le mot domine ou, en revanche, dont il est absent. Les marqueurs typographiques, tels que l'usage des majuscules, des italiques ou la présence de guillemets, constituent également de précieux indices, dont on a intérêt à rendre compte explicitement dans les remarques.

Cela dit, le portrait ne serait pas complet si l'on devait s'en tenir à la seule description du fonctionnement des mots dans la langue, selon une définition strictement structuraliste de celle-ci. En effet, un mot peut s'avérer parfaitement intégré dans un système linguistique du point de vue fonctionnel, sans nécessairement jouir d'une « légitimité » sociale ; car, est-il besoin de le rappeler, il peut y avoir un abîme entre la langue et la représentation que l'on s'en fait. Or, une description lexicale qui se veut complète ne peut faire l'impasse sur le problème de la représentation des jugements normatifs ayant cours au sein d'une communauté linguistique. C'est là qu'intervient un autre type de « discours explicité », dans lequel le germanisme étudié se trouve en emploi autonymique : il s'agit des énoncés de nature métalinguistique dans lesquels le sujet tient un discours sur les mots. Ces énoncés se répartissent en deux catégories : ceux que l'on relève dans des publications spécialisées dans la chasse aux germanismes, et ceux qui se glissent de temps à autre dans des textes divers. Dans les articles du DSR, les premiers sont représentés dans la rubrique bibliographique, et les seconds se trouvent intégrés au bloc des citations, précédés de la mention « exemples métalinguistiques ». À partir des données fournies par ce type d'énoncés, le lexicographe pourra conclure par un laconique « emploi critiqué » ou, le cas échéant, par une remarque du genre « emploi non relevé chez les observateurs du bon usage », « germanisme n'ayant pas fait l'objet de critiques de la part des puristes », etc.

En tout état de cause, il faut bien admettre que cette démarche a porté ses fruits : dans l'ensemble des commentaires journalistiques ayant entouré la sortie du DSR, et dont on peut consulter le dossier de presse sur notre site Internet (www-dialecto.unine.ch), pas une seule voix ne s'est élevée pour critiquer la présence de germanismes à la nomenclature, ni du reste leur traitement.

4 — EMPRUNTS À L'ITALIEN

Les emprunts du français de Suisse romande à l'italien sont plutôt rares. L'absence d'une frontière commune avec la Suisse de langue italienne n'a pas favorisé les contacts entre les deux groupes linguistiques, et ni le statut officiel de l'italien dans la confédération, ni la présence de fortes communautés d'immigrants italophones en Suisse romande n'ont réussi à diffuser des italianismes en grand nombre. On peut citer *bonne-main*, *dicastère*, *redimensionner*, *ristrette* et *zoccoli(s)*.

5 — EMPRUNTS À L'ANGLAIS⁶

Il existe très peu d'anglicismes véritablement ancrés dans l'usage suisse romand qui ne soient pas tout aussi fréquents en France ; le seul que nous ayons traité dans le DSR est *choke*, mot bien connu des Québécois et désignant ce que les Français appellent *starter*. On pourrait citer également les mots *play-off(s)* et *puck*, dont l'usage en Suisse romande peut s'expliquer comme un emprunt direct à l'anglais ou comme un emprunt ayant transité par la Suisse allemande, où ces anglicismes sont très courants. Quant aux autres anglicismes traités dans le DSR, ils sont fort probablement passés par l'allemand.

On notera que les mots anglais employés fréquemment dans l'usage publicitaire, bancaire et commercial panhelvétique (car ils permettent d'éviter le recours à des formules traduites dans les quatre langues nationales) ne se font guère épingler par les puristes⁷, même lorsqu'ils ne sont pas vraiment employés en France. Il est vrai que plusieurs d'entre eux n'ont pas d'assises réelles dans l'usage, raison pour laquelle on en trouve très peu dans les pages du DSR.

6 — EMPRUNTS À D'AUTRES LANGUES

Pour terminer ce tour d'horizon des emprunts en français de Suisse romande, citons encore *agrédir* et *ascender* (latinismes des avocats et des notaires), ainsi que *kikajon* (emprunt à l'hébreu, apparu d'abord dans certaines versions réformées du texte biblique).

7 — MOTS DU FRANÇAIS DE SUISSE ROMANDE AYANT FAIT L'OBJET D'EMPRUNTS
DE LA PART D'AUTRES LANGUES, PATOIS OU DIALECTES

Notre approche du phénomène de l'emprunt en français de Suisse romande ne serait pas complète si l'on négligeait de regarder l'autre côté de la médaille. En effet, les français périphériques ne sont pas simplement d'éternels débiteurs :

6. Voir en outre ci-dessus 3.6.

7. « Alors qu'en France et, plus encore, au Québec de nombreuses voix dramatisent les menaces que l'anglais ferait peser sur la langue française, proposent des mesures pour parer à toute contamination, etc., il est significatif de constater que ces discours ne trouvent qu'un écho limité en Suisse romande ! Pourtant, la raison n'en est aucunement une plus grande tolérance vis-à-vis de ce qui est étranger, ni [...] un moindre attachement aux normes les plus rigides du 'bon usage', mais bien la *fixation sur une 'menace' différente : l'allemand, dans sa version alémanique en particulier.* » (De Pietro 1995 : 234). Non seulement constate-t-on une grande tolérance envers l'anglomanie, mais aussi des compétences assez limitées en langue anglaise : depuis quelques années, une chaîne de pharmacies panhelvétique fait la promotion de ses cosmétiques avec le slogan « 100 % Beauty-free », qui devrait évoquer un jeu de mots avec « 100 % duty-free » (100 % hors-taxes), mais qui veut en fait dire « dépourvu de beauté à cent pour cent » ! Ce malheureux (mais amusant) contresens ne semble être perçu par personne.

ils peuvent aussi à l'occasion se retrouver dans le rôle de langue prêteuse (v. par ex. Vézina 1993). Il n'est pas inutile de le rappeler, ne serait-ce que pour corriger un peu cette image d'éternel assiégé qui est celle du français en situation de contact des langues. Les français périphériques reçoivent, mais ils peuvent aussi donner. Certains mots originaires de Suisse romande (et de l'Est français) ont été, par exemple, empruntés par le français régional de France ou par le français technique, pour passer ensuite au français commun et sont aujourd'hui plus ou moins entièrement dérégionalisés; le lexicographe doit se donner des critères pour décider du traitement et de la place qu'il convient de leur réserver dans un dictionnaire différentiel. Quant aux particularités lexicales du français de Suisse romande ayant fait l'objet d'emprunts de la part des patois, des dialectes et des autres langues de la Confédération helvétique, il nous a semblé important d'en signaler l'existence dans le commentaire historico-comparatif qui clôt chaque article du DSR, afin de donner une véritable image d'ensemble de la répartition géographique du mot⁸.

7.1 — *Mots du français de Suisse romande empruntés par le français commun*

Parmi les mots du français de Suisse romande empruntés par le français commun, on peut distinguer deux cas de figure : d'une part, ceux qui, d'un usage fréquent et neutre en Suisse, sont restreints au registre technique et spécialisé en France (et dans les autres pays francophones), et d'autre part ceux qui sont presque entièrement dérégionalisés.

7.1.1 — Régionalismes de statut

Les mots passés au français technique peuvent être considérés comme des régionalismes de statut. Ce n'est pas leur seule existence qui constitue une particularité diatopique, mais bien leur fréquence plus élevée, leur emploi par l'ensemble des catégories socioprofessionnelles (et non par les seuls spécialistes), et ce, dans divers types de discours – pas seulement dans la prose scientifique. Comme de tels mots acquièrent un large éventail de connotations et donnent lieu à une riche syntagmatique, il est impératif de les traiter dans un dictionnaire différentiel. On citera comme exemples des termes de géologie, comme *combe*, *crêt* ou *emposieu*, de zoologie, comme *bondelle* ou *féra*, ou d'économie rurale, comme *lisier* (ce dernier étant d'ailleurs en voie de rapide dérégionalisation).

8. Reproduisant ainsi, à une échelle beaucoup plus humble, la démarche de W. von Wartburg consistant à rendre compte, dans les commentaires des articles du FEW, des emprunts de mots français faits par d'autres langues (v. Büchi 1996 : 144 et note 165).

7.1.2 — Mots entièrement ou partiellement dérégionalisés mais d'origine suisse

Certains mots d'origine suisse et passés au français commun peuvent s'être entièrement ou partiellement dérégionalisés. Convient-il de les traiter dans un dictionnaire différentiel? La réponse varie selon les cas. Lorsque ceux-ci renvoient à des réalités suisses, nous avons estimé qu'il valait la peine de les traiter. Cela nous permet de leur accorder un traitement lexicographique beaucoup plus approfondi que ce que l'on peut trouver dans les dictionnaires français. Nous avons par exemple traité le mot *canton* en soignant la syntagmatique, les composés, les renvois analogiques, et en précisant, en remarque, les sens pris par ce mot en France et au Québec. Nous avons distingué dans la rédaction de l'article *chalet* deux sens principaux et quelques sens secondaires; nous avons aussi pu traiter quelques syntagmes (*chalet d'alpage*, *chalet d'habitation*, *garçon de chalet*) et illustrer les diverses connotations du mot par un grand nombre de citations. Le cas du mot *gruyère* est particulièrement intéressant: il nous a offert l'occasion de préciser que le fromage désigné par ce nom en France (et ailleurs) s'appelle en fait *emmental* en Suisse, et que le véritable gruyère suisse est tout autre chose.

Lorsqu'un mot d'origine suisse s'est répandu en français commun mais seulement dans un de ses sens, un dictionnaire différentiel doit traiter le sens régional, tout en mentionnant en remarque que le sens passé en français commun est bien sûr aussi courant en Suisse: c'est ce que nous avons fait pour *luge* avec le sens de « gros traîneau d'attelage pour transporter des charges sur la neige »⁹.

On cherchera toutefois en vain dans le DSR le mot *cible*, emprunt à l'alémanique passé en français commun par l'entremise du français de Suisse romande. Entièrement dérégionalisé, aucun de ses sens n'est propre à la Suisse; en outre, il ne véhicule aucune connotation identitaire et n'a pas de charge culturelle propre. Nous avons longtemps hésité avant de mettre de côté le mot *fondue*. Contrairement à *cible*, il représente une institution helvétique emblématique. Mais son succès à l'échelle internationale est si grand qu'il est devenu difficile de prétendre qu'il s'agit encore d'un régionalisme. L'article du *Trésor de la langue française*, qui traite le mot, est d'ailleurs tout à fait correct – ce qui est rarement le cas avec les mots d'origine régionale¹⁰ –, de sorte que nous n'aurions guère pu

9. En fait, on pourrait aussi classer dans cette catégorie le mot *gicler*, type lexical originaire de l'Est galloroman, appartenant aujourd'hui au français commun dans des emplois assez restreints mais dont la richesse syntaxique et sémantique en français de Suisse romande (et de plusieurs régions du Centre-Est de la France) exigeait qu'on lui consacrait un article.

10. V. A. Thibault, « Le dialogue entre lexicographie générale et lexicographie différentielle illustré par l'exemple du DFSR », communication présentée au XXI^e Congrès international de linguistique et philologie romanes, Palerme, septembre 1995 (à paraître dans les Actes).

apporter d'informations vraiment nouvelles à ce qui existait déjà¹¹. Ajoutons à cela que le rituel de la fondue n'est pas essentiellement différent en Suisse et à l'étranger ; seule la qualité du fromage est affectée ! Nous avons en revanche consacré un article à *raclette*, même s'il se trouve désormais à la nomenclature de tous les dictionnaires français, car la préparation traditionnelle de la raclette n'a pas grand-chose à voir avec ce qu'elle est devenue sous sa forme moderne, la seule qui s'est exportée. En outre, le fait de consacrer un article à ce mot permet de mentionner des syntagmes et des dérivés qui, autrement, auraient dû être sacrifiés.

7.2 — *Mots du français de Suisse romande empruntés par le français régional de France*

Certains mots, sans s'être répandus dans tout l'Hexagone, ont toutefois essaimé dans les régions françaises limitrophes. Par exemple, le terme d'*effeuilleuse* pour désigner les jeunes filles employées à l'épamprage des vignes est connu en Savoie, car ce furent longtemps des Savoyardes qui se livraient à cette occupation saisonnière. Le mot *mazot* est aussi passé au français de Savoie, pour désigner des greniers de bois achetés en montagne et remontés près des maisons. Enfin, le mot *pive* « cône de pin ou de sapin », romandisme emblématique, désigne les ressortissants suisses en Franche-Comté.

7.3 — *Mots du français régional de Suisse romande empruntés par les patois (de Suisse)*

On a beaucoup parlé de l'influence des patois sur le français, mais on semble oublier que le français a aussi influencé les patois – et ce, à n'en pas douter, dans une plus large mesure, puisqu'en définitive il a fini par les éliminer presque entièrement. Cette observation, évidente à première vue, ne semble pourtant jamais avoir été faite par nombre de lexicographes des français régionaux, qui imputent automatiquement à l'influence du patois toute ressemblance constatée entre une forme patoise et une forme de français régional. L'influence peut pourtant s'être manifestée dans l'autre sens, ce que nous avons tenté de faire ressortir, le cas échéant, dans les commentaires historico-comparatifs du DSR. Les attestations patoises des mots *dédite* et *kikajon*, par exemple, s'expliquent respectivement comme emprunts au français juridique et ecclésiastique local. Le nom de *fendant*, désignant un vin blanc valaisan bien connu dans toute la Suisse, est passé sporadiquement dans certains patois comme emprunt non adapté, mais il s'agit clairement d'une formation française et non patoise.

11. Nous concevons en effet la lexicographie du français comme un seul grand hypertexte qu'il faut enrichir de nouvelles données et de nouveaux liens, et ne pas surcharger de redites.

7.4 — *Mots du français de Suisse romande
empruntés par le suisse alémanique et l'allemand de Suisse*

On brandit souvent le spectre de la « germanisation rampante »¹² du français en Suisse romande. Il serait bon de rappeler que les échanges ne se font pas à sens unique et que les Alémaniques ont emprunté bon nombre de termes aux Romands – du reste, sans que cela ne déclenche la moindre campagne d'hostilités contre la « francisation rampante » des dialectes alémaniques. Il est vrai que la plupart de ces termes relèvent du vocabulaire de l'alimentation ou de la gastronomie locale, champs sémantiques dans lesquels les emprunts ne suscitent guère de réactions négatives. On trouve cependant aussi des emprunts ressortissant à d'autres domaines, comme *carnotzet*, *chalet*, *duvet*, *tablar* ou l'interjection *adieu*. La tolérance des Alémaniques s'explique par leur position dominante dans la Confédération suisse, le prestige de la langue française (les dialectes alémaniques et l'allemand standard de Suisse ont également emprunté de très nombreux mots au français général), leur désir de se particulariser par rapport aux Allemands (encore souvent perçus comme l'ennemi héréditaire), et la conception plutôt utilitaire que muséale qu'ils se font de leur propre idiome.

7.5 — *Mots du français de Suisse romande empruntés par d'autres langues*

L'italien de Suisse, qui connaît lui aussi tout un ensemble de particularités lexicales par rapport à l'italien péninsulaire, a emprunté quelques termes au français de Suisse romande; parmi ceux traités dans le DSR, cf. par exemple *caquelon* et *raclette*. Enfin, le romanche a aussi emprunté *raclette*, mais cet emprunt s'est fait sans aucun doute par l'entremise du dialecte alémanique.

CONCLUSION

Ce panorama du processus de l'emprunt en français de Suisse romande montre que les sources de renouvellement lexical externe de cette variété de français sont très variées; cela dit, ce sont bien les différents types de germanismes qui s'y taillent la première place, en particulier sous la forme de calques, qui passent souvent inaperçus. En général, les emprunts s'intègrent assez discrètement dans les structures de la langue, sans guère bouleverser les paradigmes existants. Ils n'en provoquent pas moins, çà et là, des phénomènes de rejet de la part de certains observateurs, dont il appartient au lexicographe de rendre compte, dans une perspective de description totale du lexique différentiel qui ait pour ambition d'intégrer au discours lexicographique celui que la communauté

12. V. De Pietro 1995 : 235, qui a relevé cette formulation dans un article du *Canard enchaîné* consacré à la Suisse.

tient sur ses propres mots. Pour compléter ce portrait, nous avons aussi voulu rappeler que le français de Suisse romande peut à l'occasion tenir le rôle de langue prêteuse, cas de figure toujours souligné dans les commentaires historico-comparatifs du DSR. Ce double éclairage contribue à relativiser le phénomène des emprunts en français de Suisse romande, en montrant qu'il s'inscrit dans un processus de réciprocité de bon aloi. Il serait souhaitable que ce double éclairage fût projeté sur toutes les variétés de français, à commencer par la langue standard ; l'image de « langue assiégée » entretenue par certains s'en trouverait peut-être largement modifiée.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BÜCHI, Eva, 1996, *Les Structures du «Französisches etymologisches Wörterbuch»*, Tübingen, Niemeyer.
- CHAMBON, Jean-Pierre, 1997, « Les emprunts du français moderne aux dialectes ou patois : une illusion d'optique en lexicologie française historique ? », dans *LALIES*, Actes des sessions de linguistique et de littérature 17 (Aussois, 2-7 septembre 1996), Paris, Presses de l'École normale supérieure, pp. 33-53.
- DE PIETRO, Jean-François, 1995, « Francophone ou romand ? Qualité de la langue et identité linguistique en situation minoritaire », dans *La qualité de la langue ? Le cas du français*, textes réunis par Jean-Michel Eloy, Paris, Champion, pp. 223-250.
- DSR : v. Thibault, 1997.
- KRISTOL, Andres, 1995, « Dialectes, français régional et 'de référence' : une dynamique complexe », leçon inaugurale parue dans *Annales 1994-1995*, Université de Neuchâtel, pp. 230-241.
- THIBAUT, André (sous la direction de Pierre KNECHT), 1997, *Dictionnaire suisse romand : Particularités lexicales du français contemporain*, Genève, ZOÉ.
- VÉZINA, Robert, 1993, « Réciprocité de l'emprunt lexical en anglais américain et en français québécois », dans *Langues et Linguistique*, n° 19, Québec, Université Laval, pp. 205-223.